**PLATON - LA REPUBLIQUE**

**LIVRE SEPTIÈME : « L’allégorie de la caverne »**

Maintenant, repris-je, pour avoir une idée de la conduite de

l’homme par rapport à la science et à l’ignorance, figure-toi la

situation que je vais te décrire. Imagine un antre souterrain,

très ouvert dans toute sa profondeur du côté de la lumière du

jour ; et dans cet antre des hommes retenus, depuis leur

enfance, par des chaînes qui leur assujettissent tellement les

jambes et le cou, qu’ils ne peuvent ni changer de place ni

tourner la tête, et ne voient que ce qu’ils ont en face. La

lumière leur vient d’un feu allumé à une certaine distance en

haut derrière eux. Entre ce feu et les captifs s’élève un chemin,

le long duquel imagine un petit mur semblable à ces cloisons

que les charlatans mettent entre eux et les spectateurs, et audessus

desquelles apparaissent les merveilles qu’ils montrent.

Je vois cela.

Figure-toi encore qu’il passe le long de ce mur, des hommes

portant des objets de toute sorte qui paraissent ainsi au-dessus

du mur, des figures d’hommes et d’animaux en bois ou en

pierre, et de mille formes différentes ; et naturellement parmi

ceux qui passent, les uns se parlent entre eux, d’autres ne

disent rien.

Voilà un étrange tableau et d’étranges prisonniers.

Voilà pourtant ce que nous sommes. Et d’abord, crois-tu que

dans cette situation ils verront autre chose d’eux-mêmes et de

ceux qui sont à leurs côtés, que les ombres qui vont se

retracer, à la lueur du feu, sur le côté de la caverne exposé à

leurs regards ?

Non, puisqu’ils sont forcés de rester toute leur vie la tête

immobile.

Et les objets qui passent derrière eux, de même aussi n’en

verront-ils pas seulement l’ombre ?

Sans contredit.

Or, s’ils pouvaient converser ensemble, ne crois-tu pas qu’ils

s’aviseraient de désigner comme les choses mêmes les ombres

qu’ils voient passer ?

Nécessairement.

Et, si la prison avait un écho, toutes les fois qu’un des passans

viendrait à parler, ne s’imagineraient-ils pas entendre parler

l’ombre même qui passe sous leurs yeux ?

Oui.

Enfin, ces captifs n’attribueront absolument de réalité qu’aux

ombres.

Cela est inévitable.

Supposons maintenant qu’on les délivre de leurs chaînes et

qu’on les guérisse de leur erreur : vois ce qui résulterait

naturellement de la situation nouvelle où nous allons les

placer. Qu’on détache un de ces captifs ; qu’on le force sur-le champ

de se lever, de tourner la tête, de marcher et de regarder

du côté de la lumière : il ne pourra faire tout cela sans souffrir,

et l’éblouissement l’empêchera de discerner les objets dont il

voyait auparavant les ombres. Je te demande ce qu’il pourra

dire, si quelqu’un vient lui déclarer que jusqu’alors il n’a vu

que des fantômes ; qu’à présent plus près de la réalité, et

tourné vers des objets plus réels, Il voit plus juste ; si enfin, lui

montrant chaque objet à mesure qu’il passe, on l’oblige, à

force de questions, à dire ce que c’est ; ne penses-tu pas qu’il

sera fort embarrassé, et que ce qu’il voyait auparavant lui

paraîtra plus vrai que ce qu’on lui montre ?

Sans doute.

Et si on le contraint de regarder le feu, sa vue n’en sera-t-elle

pas blessée ? N’en détournera-t-il pas les regards pour les

porter sur ces ombres qu’il considère sans effort ? Ne jugera-til

pas que ces ombres sont réellement plus visibles que les

objets qu’on lui montre ?

Assurément.

Si maintenant on l’arrache de sa caverne malgré lui, et qu’on

le traîne, par le sentier rude et escarpé, jusqu’à la clarté du

soleil, cette violence n’excitera-t-elle pas ses plaintes et sa

colère ? Et lorsqu’il sera parvenu au grand jour, accablé de sa

splendeur, pourra-t-il distinguer aucun des objets que nous

appelons des êtres réels ?

Il ne le pourra pas d’abord.

Ce n’est que peu à peu que ses yeux pourront s’accoutumer à

cette région supérieure. Ce qu’il discernera plus facilement, ce

sera d’abord les ombres, puis les images des hommes et des

autres objets qui se peignent sur la surface des eaux, ensuite

les objets eux-mêmes. De là il portera ses regards vers le ciel,

dont il soutiendra plus facilement la vue, quand il contemplera

pendant la nuit la lune et les étoiles, qu’il ne pourrait le faire,

pendant que le soleil éclaire l’horizon.

Je le crois.

À la fin il pourra, je pense, non-seulement voir le soleil dans

les eaux et partout où son image se réfléchit, mais le

contempler en lui-même à sa véritable place.

Certainement.

Après cela, se mettant à raisonner, il en viendra à conclure que

c’est le soleil qui fait les saisons et les années, qui gouverne

tout dans le monde visible, et qui est en quelque sorte le

principe de tout ce que nos gens voyaient là-bas dans la

caverne.

Il est évident que c’est par tous ces degrés qu’il arrivera à cette

conclusion.

Se rappelant, alors sa première demeure et ce qu’on y appelait

sagesse et ses compagnons de captivité, ne se trouvera-t-il pas

heureux de son changement et ne plaindra-t-il pas les autres ?

Tout-à-fait.

Et s’il y avait là-bas des honneurs, des éloges, des

récompenses publiques établies entre eux pour celui qui

observe le mieux les ombres à leur passage, qui se rappelle le

mieux en quel ordre elles ont coutume de précéder, de suivre

ou de paraître ensemble, et qui par là est le plus habile à

deviner leur apparition ; penses-tu que l’homme dont nous

parlons fût encore bien jaloux de ces distinctions, et qu’il

portât envie à ceux qui sont les plus honorés et les plus

puissants dans ce souterrain ? Ou bien ne sera-t-il pas comme

le héros d’Homère, et ne préfèrera-t-il pas mille fois n’être

qu’*un valet de charrue, au service d’un pauvre laboureur*[1], et

souffrir tout au monde plutôt que de revenir à sa première

illusion et de vivre comme il vivait ?

Je ne doute pas qu’il ne soit disposé à tout souffrir plutôt que

de vivre de la sorte.

Imagine encore que cet homme redescende dans la caverne et

qu’il aille s’asseoir à son ancienne place ; dans ce passage

subit du grand jour à l’obscurité, ses yeux ne seront-ils pas

comme aveuglés ?

Oui vraiment.

Et si tandis que sa vue est encore confuse, et avant que ses

yeux se soient remis et accoutumés à l’obscurité, ce qui

demande un temps assez long, il lui faut donner son avis sur

ces ombres et entrer en dispute à ce sujet avec ses compagnons

qui n’ont pas quitté leurs chaînes, n’apprêtera-t-il pas à rire à

ses dépens ? Ne diront-ils pas que pour être monté là-haut, il a

perdu la vue ; que ce n’est pas la peine d’essayer de sortir du

lieu où ils sont, et que si quelqu’un s’avise de vouloir les en

tirer et les conduire en haut, il faut le saisir et le tuer, s’il est

possible.

Cela est fort probable.

Voilà précisément, cher Glaucon, l’image de notre condition.

L’antre souterrain, c’est ce monde visible : le feu qui l’éclaire,

c’est la lumière du soleil : ce captif qui monte à la région

supérieure et la contemple, c’est l’âme qui s’élève dans

l’espace intelligible. Voilà du moins quelle est ma pensée,

puisque tu veux la savoir : Dieu sait si elle est vraie. Quant à

moi, la chose me paraît telle que je vais dire. Aux dernières

limites du monde intellectuel, est l’idée du bien qu’on aperçoit

avec peine, mais qu’on ne peut apercevoir sans conclure

qu’elle est la cause de tout ce qu’il y a de beau et de bon ; que

dans le monde visible, elle produit la lumière et l’astre de qui

elle vient directement ; que dans le monde invisible, c’est elle

qui produit directement la vérité et l’intelligence ; qu’il faut

enfin avoir les yeux sur cette idée pour se conduire avec

sagesse dans la vie privée ou publique.